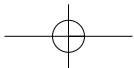
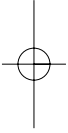
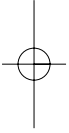


Test de lecture

Nous avons le plaisir de vous présenter ci-après quelques pages d'un livre des Editions de la Loupe.

Vous pouvez le télécharger et vous en servir pour tester votre capacité de lecture ou celle de la personne à qui vous destinez un livre.

Bien-sûr, le format final du livre est délimité par les "traits de coupe", ils ne font pas partie de la mise en page finale. Nous avons deux formats : 15 x 22 et 15 x 24.



Barbara

Dans la même collection
aux Editions de la Loupe

Sophie Guillou, *Romy Schneider*, 2007.
Guillemette de la Borie, *Indira Gandhi*, 2007.
Elisabeth Weissman, *Coco Chanel*, 2007.
Bernadette Costa-Prades, *Frida Kahlo*, 2008.

Du même auteur
chez d'autres éditeurs

Chroniques d'un âge d'or, Christian Pirot, 2007
(Ouvrage collectif).
L'Été du sureau, Seuil, 2005 (Récit).
Le Fils de Marthe, Calmann-Lévy, 1990
(Roman).
Barbara, Calmann-Lévy, 1986 (Biographie).
Un 21 avril à New York : journal 1980-1982, Seuil,
1986 (Récit).
Juliette, chemin des cerisiers, Seuil, 1985 (Récit).
Le Salon des anges, Seuil, 1982 (Roman).
L'Âge du Tendre, Seuil, 1979 (Récit).
Les Silences ou la Vie d'une femme, Seuil, 1976
(Récit).
*Les Lauriers du lac de Constance : chronique d'une
collaboration*, Seuil, 1974 (Récit).

Marie Chaix

Barbara



Éditions de la Loupe

Éditions de la Loupe
Livres en gros caractères

Catalogue sur demande

Éditions de La Loupe - Service clients
21, rue du Docteur Horand - 69009 - Lyon
(Siège social : 10, rue du Colisée - 75008 - Paris)

Téléphone

04 78 47 27 02

Fax 04 78 47 24 03

Boutique en ligne

www.editionsdelaloupe.com

© Meta-Éditions, 2007

Pour la présente édition

© Éditions de la Loupe, 2008

ISBN 2-84868-223-X

1

Rencontre

Une mèche légère dans l'œil, qu'elle rejette en arrière d'un brusque lancer de tête, et alors son cou ployé est d'une incroyable blancheur, une petite tête aiguë cernée d'un médaillon de lumière crue et deux mains qui jaillissent du noir, s'envolant sur un cri, lèvres rouges pour pousser ce cri d'amour, et la voix qui le module, cent fois, mille fois répété... Si limpide la voix, ciselant les mots avec ce clinquant qui teinte ses éclats de rire, puis douce, câline ou violente pour parler d'amour... Femme au piano ce que l'homme serait au centaure... Cette image d'elle toujours ressurgit, légende de velours noir, quand apparaît le prénom « Barbara » ou que retentissent, si proches, son chant et sa musique qui nous poursuivent, dix ans après sa disparition soudaine.

Elle est entrée dans ma vie en 1964. J'avais

vingt-deux ans. Je la connaissais peu, elle m'intimidait de loin. Je finis par me laisser entraîner à L'Écluse par mon amie Nadine Laïk, qui avait commencé à travailler avec elle lors d'un des derniers passages de Barbara dans son fief de la rive gauche. Je subis le choc de « Nantes » et le charme de l'étrange « Chanteuse de minuit ». J'achetai son premier album *Barbara chante Barbara*.

Or voici que quelques mois plus tard, par hasard et au grand jour, sur un trottoir de la rue Rémusat (j'habitais dans le même pâté de maisons), une dame, longue silhouette pâle et blanche de la tête aux pieds, le visage enturbanné de mousseline et de voiles qui la font ressembler à un Touareg de neige se riant d'un ouragan de grésil, une dame dont les yeux et les tempes disparaissent sous d'énormes lunettes noires, s'arrête à deux mètres de moi. Je reste pétrifiée. Elle pointe le bout de sa main gantée en direction de mes pieds. Sous sa moustiquaire, je l'ai aussitôt reconnue. Je me dis : elle est folle. J'entends sa voix claire et sonnante :

– Où avez-vous trouvé ces sandales ?

La brusquerie de la question me plonge dans une gêne indescriptible. Sur le point de dire : je ne les ai pas volées, je le jure et d'ailleurs nous n'avons pas la même pointure, je bafouille une

réponse, évoquant Antibes ou Juan-les-Pins, bref un de ces endroits « sinistres » où ma peau s'est chocolatisée et où j'ai fait l'acquisition de ces sandales, d'un vert électrique j'en conviens, toutes en lanières, très jolies il est vrai, qui semblent tant l'intriguer.

Me regardant droit dans les yeux, elle dit :

– Vous avez un moment ? Venez donc chez moi ! J'ai une robe qui ira très bien avec vos sandales...

Elle me prend par le bras et nous faisons trois pas en silence. Puis nous nous arrêtons. Elle me regarde, de haut.

– C'est drôle, dit-elle, habiter si près l'une de l'autre... Je savais qu'on se retrouverait !

Et elle éclate de rire, ce rire merveilleux, insoupçonnable, contagieux comme seul un rire peut l'être. Et nous voilà, toutes les deux, complices pour la vie, nous esclaffant sur le trottoir de la rue Rémusat.

Une fois chez elle, elle se mit à vider ses placards pour m'offrir des sacs, des gants, des dessous en dentelles, des fanfreluches... Quant à la robe promise, du Pucci pour joueuse de bridge, tout ce qu'il me fallait ! Nous nous amusions comme des folles. Je repartis avec une rose et ces mots : nous nous reverrons !

Je reçus des places pour aller la voir à Bobino en septembre, ce passage en vedette resté dans les annales du music-hall, qui lui inspira plus tard *Ma plus belle histoire d'amour c'est vous* et la consacra « star » enfin, à trente-cinq ans.

Et puis un jour de fin novembre 1965 arrive un coup de téléphone chez l'éditeur où j'avais trouvé mon premier job.

– Bonjour ! C'est Barbara, la chanteuse ! Je cherche une secrétaire. Voilà, c'est vous. Vous commencez demain !

Complètement ébahie, je balbutiai que je devais tout de même un mois de préavis à mon employeur...

– Ah bon ? Qu'est-ce que c'est que ça « préavis » ? Alors le 1^{er} janvier !

J'eus la chance (et la témérité !) d'être l'assistante de Barbara pendant quatre ans, quatre années tourbillonnantes où le succès l'emportait sur ses ailes, où elle devenait avec passion, pour un public de plus en plus assidu et nombreux, celle qu'elle avait toujours voulu être, une femme qui chante, qui chante sa vie pour les autres, pour les aimer et être aimée, une femme de cœur, une artiste hors norme.

2

L'enfance

C'est l'automne. A moins que ce ne soit un printemps frais. Non plutôt l'automne. Ou même, plus logiquement, le début de l'hiver 1968. Mais qu'importe, avec elle, la logique ou la saison. Au hasard d'une tournée, nous roulons de ville en ville, bercées, perdues dans nos pensées, souvent sans même regarder derrière la vitre. Pierre le chauffeur, qu'elle appela vite Peter, conduit en silence la Mercedes gris métallisé. Soudain elle se redresse, crie presque : « Nous passons par Saint-Marcellin ? Le Saint-Marcellin de mon enfance ? Vous êtes sûr Pierre ? Allons-y ! »

Pierre et moi ne faisons pas de commentaire ; c'est la première fois qu'elle nous fait ça... Nous ne connaissons rien des lieux de son enfance, de sa jeunesse. D'habitude, dans nos voyages, quand elle reconnaît le nom d'une ville sur un panneau, elle se cache les yeux

d'une main et ce n'est pas le moment de remuer les souvenirs. Que lui passe-t-il par la tête aujourd'hui ?

Avant d'entrer dans la petite ville, elle s'est maquillée, œil noir, lèvres carmin, ses bracelets cliquetaient, elle s'est recoiffée. Ses joues étaient roses, elle prenait de profondes respirations. Elle a dit : « Arrêtons-nous là », avec une voix un peu mate et le ton sec, l'émotion peut-être.

Nous avons marché dans les rues, elle nous entraînait, muets et sur le qui-vive, d'un pas de chef d'armée. Longeant des places, une église, des allées d'arbres et puis des rues à nouveau, on arriva enfin devant la maison qu'elle cherchait. Entourée d'un jardin dénudé et d'une clôture, elle semblait vide. Pas de roses, ce ne pouvait être l'automne. Elle ne dit rien et pleura derrière ses lunettes, perdue dans un grand mouchoir.

Nous sommes retournés à la voiture d'un pas plus lent. Elle se calmait. Quand la voiture a pris de la vitesse, elle s'est endormie. Dans la main elle tenait son mouchoir serré en boule. Je ne me souviens plus où nous avons dormi ce soir-là ni où elle chantait le lendemain. Sans doute à Grenoble.

Cela aurait pu s'appeler un pèlerinage, un

retour aux sources, un reportage ou un arrêt impromptu au bord d'une route. Cela devint une chanson, « Mon enfance », une de ses plus belles.

Les enfances deviennent parfois des livres ou des symphonies mais finalement, elles pourraient se résumer à quelques couplets. Elle dit tout, cette chanson. Tout ce que elle, Barbara, qui se prénommaient alors Monique, souhaitait livrer de cette période de sa vie. « Par hasard », elle s'est arrêtée à Saint-Marcellin, un des lieux de l'enfance où la famille avait séjourné au moment le plus dangereux de la guerre et de l'occupation allemande (entre 1943 et 1945). Un endroit où les enfants étaient rassemblés dans une vraie maison entourée de voisins bienveillants pour la plupart. Tout ce que dit la chanson, c'est l'infinie nostalgie d'un univers disparu.

Elle dit une maison sous les roses, un jardin, des rires d'enfants. Elle dit le nom des frères et de la sœur, Jean l'aîné, Régine et Claude, les petits. Elle dit qu'ils vivaient « comme hors-la-loi » et aimaient cela car les enfants jouent naturellement le mystère, le danger. Les enfants juifs de la maison sous les roses jouaient comme les autres et s'ils se cachaient, peut-être croyaient-ils encore que c'était un jeu.

La chanson dit que, durant cette guerre, d'autres furent moins heureux car ils n'avaient plus de maison, ni de rires ni rien, et ne sentaient plus l'odeur des « noix fraîches de septembre ni celle des mûres écrasées ». Elle dit la jeunesse de la mère, son rire mêlé au « parfum lourd des sauges rouges ». Elle est aussi pleine de « hélas » et commence par « J'ai eu tort... ».

Bien sûr qu'elle n'a pas eu tort et la chanson est poignante et familière, comme une *maison* que tout un chacun pourrait aller visiter en y réinventant ses propres souvenirs. Une porte s'est entrouverte ce jour-là à Saint-Marcellin, qu'elle n'a plus pu refermer. « Mon enfance », écrite et composée très vite, attendait derrière cette porte pour jaillir et annoncer d'autres lourds secrets.

Même si « les souvenirs d'enfance sont les pires » et que pire rime avec déchire, c'est chez eux que l'on va puiser comme à une source d'ombre enfouie loin au fond de nous, et où l'on trouve, la plupart du temps sans le vouloir, les bribes de couleurs, d'odeurs, les traces de musiques dont lentement, souvent par hasard mais aussi par urgence, on tissera les phrases, les chansons qui nous réconcilieront avec le passé.

Ce « passé qui importune », ou bien on

l'étouffe en murant le puits, faisant taire les eaux profondes, et c'est une façon de mourir avec lui, ou bien l'on décide d'en renaître. Comme le fit Barbara, de la plus élégante, la plus subtile façon, « du bout des lèvres du bout du cœur ». Aussi m'a-t-il toujours paru presque discourtois de l'interroger sur sa vie. Elle-même disait dans une interview : « Ne me faites pas parler de la tristesse ou de la douleur. Un aveu chanté est rarement indécent, alors que les aveux parlés sont à réserver aux confesseurs et aux psychiatres. »

De sa vie elle a fait acte de création ; l'enfance, la jeunesse ont été transfigurées dans « une œuvre » exclusivement personnelle mais qui agit comme un miroir. Je vous offre mes émotions, mes douleurs, mes amours, je les habille des sons les plus déchirants, des mots les plus simples, je vous donne ma voix avec, et toute ma vigueur, je m'expose enfin, dans la nudité du sacrifice, pour qu'en « me » voyant, vous « vous » trouviez. Je suis votre reflet de lumière noire.

Quand elle chantait « Je ne me souviens pas d'un passé qui m'importune », elle était sincère aussi, forte de ce don d'oubli des créateurs qui leur permet de tout réinventer. Un autre don miraculeux était celui de la voix. Par elle, les

souvenirs « oubliés » ont rejaili. La chanteuse, grâce à sa musique, s'est à la fois redécouverte, « guérie » et offerte. Cette voix, on l'a habillée de tant d'adjectifs, magique, ondoyante, ensorcelante, pour tenter de décrire le charme qu'elle exerçait sur ses auditeurs fascinés. Sa voix. Une voix qui lui ressemblait. Haute, elle s'envolait mais toujours maîtrisait l'émotion qu'elle cassait d'un souffle ou d'un ton moqueur. Claire, serpentine, elle savait détacher les mots avec un clinquant que l'on retrouvait dans ses éclats de rire ou au bout du fil quand elle « allait bien », sonnante, belle, câline, irrésistible.

Avant « Mon enfance », Barbara affirmait ne pas avoir de souvenirs d'enfance, « le passé ne m'intéresse pas, vous n'avez pas d'autres questions ? » répondait-elle aux malheureux journalistes qui tentaient de l'affronter dans ses débuts. Après « Mon enfance », elle les renvoyait à la chanson avec un sourire angélique. « Je n'ai rien d'autre à dire. »

Les souvenirs, comme les photos, elle les avait déchirés. Elle tenterait de les recoller beaucoup plus tard et cela s'appellerait *Mémoires*¹. Mais ils seraient interrompus, ces *Mémoires*, par la

1. Barbara, *Il était un piano noir... Mémoires interrompus*, Fayard, 1998.

force des choses et du destin et resteraient à jamais troués d'ombres. Les photos, témoins de l'enfance innocente et chahutée ou de l'adolescence endolorie, elle les avait en horreur et si quelques-unes ont survécu à ses crises de furie destructrice, c'est grâce à la ruse des débuseurs de corbeilles à papier ou au hasard des déménagements, et Dieu sait qu'il y en eut dans les années 1930 et 1940, non moins d'ailleurs que dans les années 1950 et 1960...

Bien avant que des biographes ne commentent à la poursuivre dans ses errances, avant qu'elle-même n'essaye de mettre un peu d'ordre dans ses souvenirs en lambeaux, elle lançait des pistes, des noms de villes, reconnues au hasard des routes, qui évoquaient des lueurs, des parfums, des images restées plantées dans un coin du cœur. Elle ne se préoccupait pas de retrouver la moindre cohérence dans les dates ni une réalité ou une exactitude qui ne l'auraient ramenée qu'à des blessures. Longtemps, elle préféra rester dans le flou de « l'autrefois » et ne glaner au fil des souvenirs ressurgis que les éclats biseautés, les palpitations, les trésors de ténèbres dont elle extirperait, sans même s'en apercevoir, ses chansons-confessions.

A présent on en sait un peu plus, on a une chronologie approximative, martelée de départs,

de fuites, de bouleversements pour une famille juive qui, ne pouvant prendre racine nulle part, se disloque et se ressoude, et s'éparpille à nouveau, semblant traverser la France en zigzag.

Elle est née le 9 juin 1930 à deux pas du square des Batignolles, à Paris. En ce temps-là, elle s'appelle Monique, sœur de Jean, de deux ans son aîné. Elle a une mère fine et jolie, Esther, et un père, Jacques Serf, d'origine alsacienne. Elle a une grand-mère russe qu'on appelle Granny, qu'elle adore et qui la « consolait de tout ». De la petite enfance, on ne sait rien que deux ou trois photos fatiguées qui lui avaient échappé et qui montrent une mignonne petite fille aux traits fins, à la bouille ronde, aux yeux de charbon noir brillant.

« Mes premiers souvenirs me ramènent à Marseille en 1937 », écrit-elle dans ses *Mémoires*, où elle galope sur les années. On ignore pourquoi Marseille, on peut toujours inventer que le père, dont on ne sait pas grand-chose sinon la prestance et la qualité de représentant de commerce, a senti un mauvais vent souffler sur la capitale.

Est-elle déjà « pianiste chantante », ce rôle qu'elle s'est attribué d'instinct dans un monde échafaudé pour fuir les adultes et leurs sordides

problèmes? Oui; elle était précoce dans sa vocation et ses entêtements! Il n'y avait pas de piano dans la famille, objet bien trop futile et puis on n'avait pas le sou, alors elle s'inventait des claviers le long des tables, des buffets, et tapotait sans trêve ses musiques en chantonnant. Seule Granny l'écoutait avec bienveillance.

C'est en 1938, à Roanne, que naît la petite sœur Régine. Une grande maison avec un grenier où l'on joue aussi à la couturière, à la modiste, en sortant des trésors oubliés d'une malle en cuir fleurant la naphthaline, crêpes violets, satins, vieilles dentelles noires... A Roanne, il fait froid et on est pauvres. Jacques ne doit pas faire de bonnes affaires... D'ailleurs, il faut quitter Roanne «en déménageant à la cloche de bois à bord d'une vieille Oldsmobile vert foncé».

L'aventure zigzagante commence et elle continue après septembre 1939, hélas. La famille, qui est au Vésinet, Dieu sait pourquoi, va devoir se diviser et fuir. Le père est mobilisé. La mère garde Régine, les deux aînés sont confiés à «Tante Jeanne», qui les héberge chez des amis à Poitiers et les inscrit dans une école. L'horreur des écoles est déjà là, des départements et de leurs chefs-lieux, des tables de multiplication,

malgré l'odeur poétique – dans les souvenirs – de tabliers écrus, de la colle aux amandes, de l'encre violette...

Un jour d'hiver à Poitiers, surprise pour le frère et la sœur, dix et huit ans : mal fagotés, chaussettes en accordéon et traînant leurs galoches, ils sortent de classe un soir et aperçoivent le père soldat qui les attend devant la grille. Les enfants se précipitent. Il en attrape un sous chaque bras en riant. Odeur de l'uniforme, rugosité du tissu, larmes et baisers. Le bonheur, sans doute jamais retrouvé, d'un père à la sortie de l'école. Elle le supplie de rester. Comment comprendre « une permission » de deux heures ? Les adieux sont sanglotés, brutaux. « Il sort alors de sa poche quatorze sous avec lesquels, le cœur lourd, j'achèterai du Zan. »

La valse des villes de l'Hexagone continue : de Poitiers à Blois, où l'on rejoint la mère pour très peu de temps, il faut repartir et la laisser. « Par la fenêtre baissée, nous voyons ma mère agiter sa fine main gantée ; nous pleurons. »

L'autre train qui emporte Tante Jeanne et les deux aînés sera abandonné « au beau milieu de la plaine de Châtillon-sur-Indre ». De cette scène de vraie guerre au milieu de nulle part, avec avions de chasse, tirs de DCA, morts et blessés, elle se souviendra longuement dans ses

Mémoires, épisode isolé, pièce égarée d'un immense puzzle.

A la « drôle de guerre » qui s'achevait dans la débandade succéderait la sinistre Occupation et ses dangers accrus. Toujours la fuite, les maisons quittées, les allées qui s'éloignent, les meubles disparus dans la tourmente. Mais d'abord, une escale à Tarbes, où le père, démobilisé en cet été 1940, bat le rappel de la famille qui s'installe, réunie pour un temps, dans une grande maison, rue des Carmes. Moment d'accalmie, d'apparente abondance aux pieds des Pyrénées, dans ce coin de France que les bottes de l'occupant n'ont pas encore foulé. On s'y sent à l'abri, on respire, on se sentirait presque une famille ordinaire... Le père passe des heures à taper le carton, il doit bien travailler de temps en temps. Les deux grands vont à l'école. Jean y fait merveille, il sera docteur. Tant mieux pour lui, pense la pianiste chantante, qui se fiche pas mal des cahiers de notes et de l'histoire de France. Elle préfère organiser des spectacles avec déguisements et bouts de ficelle pour les gamins du voisinage.

C'est à Tarbes que naîtra le dernier enfant, le petit frère Claude, en mars 1942, juste avant que

la famille, dénoncée mais prévenue *in extremis* par un bon cœur, s'enfuit en pleine nuit.

Tarbes, c'est aussi la ville où «un soir [...] mon univers bascule dans l'horreur. J'ai dix ans et demi», écrit, longtemps après, la gamine devenue femme.

Ici prend fin notre chronologie d'enfance. Rien, ni la joie, ni les rires, ni les jeux, ni même les peurs, rien ne sera jamais plus pareil.

Je me souviens que Barbara, dans ses tournées de province, refusait de s'arrêter à Tarbes.